

**Pablo, mon fiston,
je t'aime de
tout TON cœur**

Victor Ojeda Mari

Tout comme la mer et l'océan ont le goût du sel, mes livres ont le goût de l'Évangile, quel que soit le sujet traité : religion, spiritualité, famille, société, politique, géopolitique, roman, scénario...

ISBN-13: **979-10-424-2036-9**

Dépôt légal : 2024

© Victor Ojeda-Mari

L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable de l'ensemble du contenu dudit ouvrage

1

Grands-parents et petits-enfants

¹Grands-parents, petits-enfants : une relation singulière

« Cette relation si particulière n'a jamais été aussi forte : « Grands-parents et petits-enfants sont passés d'une relation hiérarchique à une relation de coopération et de communication profonde. » Ils sont devenus les piliers affectifs, des remparts devant la fragilité d'une famille contemporaine souvent déstructurée. »

Louise, 20 ans : « Elle m'apporte sa sagesse et me guide vers les bons choix »

« J'ai vécu chez elle entre l'âge de 7 et 9 ans, pendant le divorce de mes parents. Se laver les dents, se coiffer, se mettre du lait sur le visage..., tous ces rituels qui sont automatiques, le soir, quand on est grand, c'est elle qui me les a appris. C'est elle, aussi, qui venait me chercher après l'école, qui m'a inscrite au solfège, à la danse, qui m'a aidée à m'endormir sans peur... Elle a été la sécurité dont je manquais. Souvent, il y a des odeurs de mon enfance qui me reviennent et, en général, ce sont des souvenirs que j'ai avec ma grand-mère et qui me font du bien. Aujourd'hui encore, elle a ce don de m'apaiser. Elle me chouchoute, me prépare une semoule à la confiture de fraises et je redeviens une petite fille. En même temps, je lui parle de tout, elle m'apporte sa sagesse et me guide vers les bons choix. **Oui, c'est ma bonne étoile.** »

Yves, 56 ans : « C'est une relation qui réveille ce qu'il y a de jeune en moi »

« Louis me fait redécouvrir mon passé. Pas mon passé de parent ; non, cela n'a rien à voir. D'une part parce que je n'ai eu que des filles ; d'autre part, et surtout, parce qu'il n'y a pas de rapport d'autorité entre nous. Avec Louis, ce sont des rencontres qui ne se font que dans les moments agréables, dans une complicité très forte qui est toujours à créer et à développer. Pour ça, je dois me mettre à son niveau, retrouver la même insouciance que lui, la même spontanéité, le même humour vis-à-vis du monde, la même naïveté dans le regard. Avant, j'aurais eu tendance à m'imaginer que devenir grand-père faisait vieillir. C'est tout le contraire. C'est une relation qui réveille tout ce

¹ Claudine Attias-Donfut, sociologue et directrice de recherche à la Caisse nationale d'assurance vieillesse,

<https://www.psychologies.com/Famille/Relations-familiales/Grands-Parents/Articles-et-Dossiers/Grands-parents-petits-enfants-une-relation-singuliere>

qu'il y a de jeune en moi et qui, en même temps, me replonge très loin dans le passé. À travers Louis, je me retrouve moi-même petit enfant. »

Danielle, 64 ans : « Il est déjà dans un autre monde... »

« Dans un poème, Khalil Gibran explique qu'il ne sert à rien de vouloir modeler les enfants à notre image, mais qu'il faut plutôt essayer de les comprendre **« car ils habitent déjà la maison de demain »**. **C'est exactement ce que je ressens avec Simon : il est déjà dans un autre monde et c'est à ce monde d'avenir qu'il m'initie.** »

« Dis maman, Papi, c'est quelle étoile maintenant ? »

²« Elle n'avait pas huit ans lorsque, par un après-midi d'août moite et étouffant, on avait inhumé son grand-père. Au soir de cette triste journée, accoudée à l'appui de la fenêtre, le menton serré dans la corolle de ses petites mains, elle contemplait, pensive, la voûte sombre mouchetée d'étoiles. Sans quitter le spectacle céleste du regard, elle interrogea sa mère qui lui caressait affectueusement les cheveux : « Dis maman, papi, c'est quelle étoile maintenant ? »

² [http://perso.orange.fr/christian.boullangier/Viacordu/indexViacordu.html#som/Daniel MAURER](http://perso.orange.fr/christian.boullangier/Viacordu/indexViacordu.html#som/Daniel%20MAURER) « La vie à corps perdu »

2

La quête de la spiritualité

Le père de Nicolas, républicain espagnol assimilait Dieu à l'Église qui prit, en 1936, le parti du franquisme. Après la guerre, il s'inscrivit au parti communiste espagnol et en fut membre actif toute sa vie. Il décéda avant le démembrement de l'URSS et ne connut pas la face trouble du communisme, en particulier celle du Stalinisme. Sa mère ne croyait pas en Dieu, mais de temps en temps en une « Force » qui l'aidait dans les moments difficiles.

Il vécut toute sa jeunesse dans un milieu anticlérical totalement athée. Ses parents lui enseignaient l'importance de la famille, du travail, de l'honnêteté, de la politesse, du respect des choses et des gens. Surtout la considération des personnes âgées et celui des « maîtres » et « maîtresses » à l'école.

Jamais, il n'aurait osé se plaindre de l'instituteur qui lui avait tiré énergiquement l'oreille. Il savait trop bien ce qu'il en aurait résulté : si c'était l'oreille gauche qui avait subi les sévices, son père se serait empressé de lui tirer, encore plus fort, la droite.

« *Le hasard, c'est Dieu qui se promène incognito* » - Albert Einstein

Dieu met sur notre route des panneaux indicateurs spirituels qui nous montrent le chemin qui mène à Lui. Souvent, c'est après bien des années que nous en prenons conscience. Ces panneaux spirituels peuvent être des événements, des objets, des expériences, des personnes placées au bon moment sur notre route éternelle. Ils représentent une forme de langage personnel de Dieu à chacun de nous qui sommes littéralement ses enfants, et cela, que nous le voulions ou non. Dieu nous parle souvent par des signes qu'il nous arrive trop souvent d'ignorer quand ils se présentent.

Alors que tout le destinait à ignorer Dieu, à le combattre ou à le dénigrer, Nicolas prit conscience, bien des années après, des trois premiers panneaux spirituels qui l'amènèrent inconsciemment à Lui. Ce furent deux personnages, Santiago, sa tante Eugenia d'Espagne et une illustration dans son livre d'histoire du cours moyen.

Sa grand-mère d'Espagne

Âgé d'une dizaine d'années, tous les ans pour les vacances, il allait en Espagne à Najera le village de naissance de son père. Il passait avec ses sœurs deux à trois mois dans la maison de leur chère grand-mère. C'était une vraie grand-mère, avec des cheveux blancs, toute de noir vêtue à cause de son

veuvage qui la priva, à quarante-deux ans, de son mari fusillé par les franquistes.

Le soir, il aimait la regarder quand elle défaisait son chignon imposant. Ses cheveux retombaient sur ses épaules pour atteindre presque les hanches. Elle les peignait lentement, gravement, du sommet de la tête, jusqu'aux extrémités. Les yeux et les pensées perdus au loin. Quand elle se rendait compte qu'il la regardait, elle lui souriait, comme elle seule savait le faire. Il la contemplait. Il y avait en elle tellement de tristesse, de dignité, de tendresse, de force qu'il en était remué jusqu'à la moelle. Il se sentait bien avec elle. En sécurité. Paisible.

Santiago

Cette année-là, il s'est fait un ami. Il s'appelle Santiago. Il est doux et gentil. Ils s'entendent à merveille et ils passent de bons moments ensemble. Un jour, il ne se souvient plus pour quelle raison idiote, ils se disputent. Qui avait raison ? Qui avait tort ? Peu importe ! Toujours est-il que Nicolas en veut beaucoup à Santiago. Peu de temps après, il se trouve un autre copain qui n'est pas du genre tendre. Il lui raconte ses « malheurs » avec Santiago qui un jour passe près d'eux. Le méchant copain provoque le pauvre Santiago qui n'est pas de taille à se défendre. Il prend une raclée.

Il a de grands yeux marron avec de longs cils de fille. Encore aujourd'hui, Nicolas revoit combien, ils étaient apeurés. Silencieusement, ils lui crient au secours. Ce jour-là, il n'écoute pas une petite voix qui lui dit de s'interposer et défendre son ami. Santiago part en pleurant. Son méchant compère se moque de lui et rit bêtement à gorge déployée. Il l'imité. Pourtant, le cœur n'y est pas. Lorsqu'il se retrouve seul, il est malheureux en pensant à Santiago. Il peut presque ressentir les coups qu'il a reçus. Il a mal. Sa gorge, son cœur se serrent comme dans un étau qui l'étouffe. Quand il se revoit se réjouir pendant que son pauvre ami se fait taper dessus, il se déteste. Il se trouve sale. Il éprouve une furieuse envie de se battre. Au point qu'il aurait voulu prendre les coups pour lui. La fin des vacances approche. Il veut lui parler. Surtout lui demander pardon. Redevenir son ami. Mais il a trop honte. Peur qu'il le rejette, peur qu'il lui dise ce qu'il pense de lui, de sa lâcheté, de sa méchanceté. Une ou deux fois, il l'aperçoit dans les rues du village. Son regard, avec ses grands yeux de fille, bordés de cils à ne plus en finir, croise le sien. Il fait un mouvement vers lui. Puis, il reste sur place. Il se demande encore aujourd'hui ce qui l'arrêta dans son premier élan.

Il retourne en France. Tous les soirs, avant de s'endormir, il pense à son ami. Il se tourne inlassablement, séquence par séquence, image par image, le même film : Il retourne au village, il va d'un pas résolu chez son oncle. Il lui

demande pardon. Il le supplie qu'il veuille encore de lui pour ami. Alors, de nouveau, ils sont amis et c'est aussi formidable qu'avant.

Après de longs mois d'attente, enfin les vacances arrivent. Il est à Najera. Comme il l'a tellement de fois visualisé et vécu dans son cœur comme dans son esprit, il va chez la famille de Santiago et demande à le voir. L'oncle le regarde tristement puis il lui annonce l'incroyable et terrible nouvelle : Santiago est mort ! (Bien plus tard, il apprendra qu'il mourut d'une leucémie foudroyante ou aiguë) Son sang se glace dans ses veines, sa gorge se noue. Il part en courant cacher sa peine et pleurer amèrement son ami qui n'est plus.

Depuis jamais plus il n'a ressenti de rancœur, d'esprit de vengeance pour personne. Jamais, il ne s'est réjoui des peines ou des malheurs des autres. Jamais, il n'a fait du mal à personne ou alors, ce fut sans le savoir ou le vouloir. Il pouvait dire sincèrement que depuis, (et en grande partie grâce à son petit ami éternel) il a été en paix avec tout le monde désirant toujours le bien de son prochain et jamais plus le mal. Ô non, jamais plus ; cela fait trop mal. On regrette trop et longtemps ! « Merci Santiago, pensait-il souvent, je sais qu'un jour, j'aurai l'occasion de te demander pardon et que nous redeviendrons amis. Je sais combien je te dois. »

Sa tante Eugenia

Au cours de ses vacances en Espagne, il va souvent chez sa tante Eugenia, la femme de son oncle Augustin, frère de son père. Elle est très croyante. En particulier, elle voue une touchante adoration à la Vierge. Quand ils sont seuls, elle lui parle souvent du Bon Dieu, du paradis où vont les gentils et de l'enfer où sont précipités les méchants. Mais il ne croit pas en Dieu, ni à l'enfer ni au paradis. Son père lui dit toujours :

— Tout ça, c'est des inventions de curés.

Et il croit son père. Sa tante Eugenia est celle de toute la famille d'Espagne (à part ma grand-mère) qu'il aime le plus. Avec elle, il se sent si bien.

L'Agneau chassé dans le désert

Alors qu'il a dix ans environ, une image dans son livre d'histoire frappe son esprit d'une manière indélébile. Ce dessin représente un grand-prêtre avec son bâton de berger. À sa gauche, il y a le peuple juif. À sa droite se tient un agneau et au fond on distingue le désert. Il y a cette légende qui explique : « Tous les ans, le grand-prêtre d'Israël chassait dans le désert un agneau pour l'expiation des péchés ». Nicolas aimait et aime beaucoup les animaux. Cependant, cet agneau, qui le regarde avec un air tellement triste, l'émeut particulièrement et inexplicablement. Cette image de temps en temps comme un flash se déclenchait dans son esprit. Il comprendra sa véritable signification une vingtaine d'années après.

« Sois patient tout arrive »

Ainsi, jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, il reste athée par tradition familiale et au fil des ans par conviction personnelle.

Pour lui, être athée signifie ne pas croire :

– Au Dieu des curés qui en Espagne prirent pour la plupart le parti du franquisme contre le peuple.

Souvenirs terribles de cette période

Sa mère lui racontait des souvenirs particulièrement terribles et odieux qui lui revenaient en mémoire.

« Notre appartement se trouvait presque exactement au milieu de l'église de la Sagrada Familia (Sainte-Famille) et de l'hôpital où travaillait ma mère. Les curés prirent le parti de Franco. À l'abri de leurs églises, ils n'hésitaient pas à tirer sur le peuple avec leurs complices phalangistes et carlistes. Un jour, les miliciens dressèrent une barricade face à l'Église en arrachant les pavés des rues et tout ce qu'ils trouvaient. Il s'ensuivit un terrible combat à l'avantage des miliciens. Ils pénétrèrent dans l'Église. La lutte se poursuivit à l'intérieur et se termina par un carnage.

Après les batailles de rues, les familles allaient dans les lieux de combats avec la peur au ventre, la gorge et le cœur serré, les yeux exorbités rougis de larmes. Elles se déplaçaient parmi les cadavres en cherchant si parmi eux, il n'y avait pas un des leurs qui n'était pas rentré au petit matin. Certains se déplaçaient par curiosité. Ce jour-là, avec ma sœur, je faisais partie des curieuses. Dans la place de l'Église furent disposés les corps des tués des deux bords. On pouvait reconnaître aisément les curés avec leur tonsure caractéristique au sommet du crâne bien qu'ils portaient des vêtements civils. Cette scène était terrible, mais celle que j'allais voir le fut davantage. À l'intérieur de l'Église, les miliciens exposèrent dans des caisses, à la vue de tout le monde, huit ou neuf fœtus d'enfants qui devaient avoir quelques mois, car on reconnaissait parfaitement les membres du corps. Ces bébés provenaient d'une récente fosse commune. Tout autour, des hommes et des femmes criaient :

— Voyez ce que font les curés et les bonnes sœurs dans leurs églises et leurs couvents !

Les gens indignés maudissaient l'Église maison de fornication avec ses curés maquereaux et ses bonnes sœurs

prostituées. C'est une chose que j'ai vue de mes yeux. Elles ne m'ont pas été racontées ! D'ailleurs, ma mère avait une cousine bonne-sœur dans un couvent tout près de Barcelone. Elle tomba enceinte. Du jour au lendemain, sa mère supérieure l'envoya on ne sait où et la famille resta sans nouvelles d'elle. »

- À cette Église qui produisit l'inquisition.
- À ce clergé qui tint pendant des siècles les peuples, sous un joug de fer, dans une totale ignorance et l'esclavage le plus servile.
- À tous ces curés qui disent faites ce que je vous dis, mais pas ce que je fais.

Cependant, cela ne l'empêche pas de reconnaître que l'église produisit de véritables saints et saintes ; comme Saint-François d'Assise, Saint-Vincent de Paul, mère Teresa, sœur Emmanuelle, l'abbé Pierre et bien d'autres encore, plus anonymes et aussi méritants. Mais surtout, il ne pouvait pas croire à ce Dieu qui permet toutes ces souffrances et injustices dans le monde. Il est contre les religions qui le représentent et qui selon la formule consacrée sont l'opium du peuple. Pour lui, toute l'injustice, toute la souffrance du monde prouvent l'inexistence de Dieu. De plus, il pense qu'un athée est plus méritant qu'un croyant. Pourquoi ? Parce que le croyant a besoin, pour surmonter les difficultés de la vie, d'une béquille imaginaire appelée, Dieu. L'incroyant ne doit compter que sur lui-même. Il est le démiurge de sa destinée. C'est pourquoi il considère tout croyant comme un infirme.

Il rencontre sa future femme. Un jour, ils parlent de Dieu. Elle lui dit qu'elle y croit. Il se moque d'elle. Ils se marient, et ils ont une fille. Alors, il prend conscience de ses nouvelles responsabilités. Il désire leur apporter le meilleur de la vie et avoir une belle situation qui rapporte beaucoup d'argent. Mais tout cela, il le veut tout de suite. En ce temps-là, il était très impatient. Il se demande comment réussir rapidement. Se remettre sérieusement aux études ? Ce serait trop long, et il n'en avait pas ni le désir ni le courage. Un jour dans une revue, il lit une annonce qui disait à peu près ceci : *« Développez, par l'Auto-Hypnose, les pouvoirs latents qui sommeillent en vous. »*

Il commande le livre. Lorsqu'il le reçoit, il le dévore en quelques jours. Ce bouquin décrit l'auto-hypnose comme une technique permettant de tout mémoriser définitivement. Voilà ! Il a trouvé la solution. Il va se remettre aux études et travailler les cours sous auto-hypnose. À lui les diplômes, la belle situation ! C'était aussi simple que cela ! Encore fallait-il y penser, et surtout trouver. Il remarque dans ses lectures qu'il est souvent question du subconscient, partie de l'être renfermant de grands pouvoirs latents.

Également du supra-conscient, parcelle de Dieu dans l'homme qui offre encore plus de possibilités.

Le terme supra-conscient sonne bien à ses oreilles, mais le nom de Dieu hérisse profondément son athéisme pur et dur. Alors, il décide de se consacrer uniquement au subconscient et d'ignorer tout ce qui fait allusion à Dieu. Il expérimente cette technique d'étude en passant de longs moments à fixer la flamme d'une bougie. Lorsqu'il pense être en condition d'auto-hypnose, il lit et relit les leçons. Il constate que ses cours ne sont pas retenus d'une manière complète, encore moins définitive. Il reconnaît qu'il a passé beaucoup de temps à se mettre en état d'hypnose et que ce temps utilisé à étudier classiquement aurait produit de meilleurs résultats. Mais voilà, il ne veut pas en convenir. Il s'obstine à y croire.

Il se dit :

— C'est une question de technique et la tienne n'est pas encore au point. Tu dois persévérer.

En ce temps-là, il passe tantôt par des périodes d'euphorie au cours desquelles il se sent « le roi du monde » et où tout lui semble possible. Tantôt par d'autres, où il se sent moins que rien.

La grand-mère de sa femme, qu'on appelle « Kika », habite juste à côté de chez eux. C'est une femme formidable, gentille et douce. Seule une barrière, en bois vermoulu, avec un petit jardin, sépare leurs maisons. Souvent, elle s'accoude à la palissade, et elle appelle ses petits-enfants pour les inviter à prendre le café. Elle le fait pour se sentir moins seule et pour converser avec eux.

Ce jour-là, Nicolas a le moral au plus bas : comme on dit « au raz des chaussettes » ! Comme d'habitude, la grand-mère sert le café tout fumant qui répand dans la pièce sa bonne odeur. Elle lui tend la boîte en fer blanc remplie de gâteaux sur lesquels sont inscrites des maximes. Il en prend un au hasard. Machinalement, il lit l'inscription : « *Sois patient, tout arrive* ».

À la lecture de cette devise, il reçoit une paix que les mots ne peuvent décrire. Il éprouve dans son cœur comme une promesse qui lui dit ; mieux qui lui garantit que s'il se montre patient et persévérant, il recevra ce qu'il attend. Alors, il comprend qu'il doit acquérir dans cette vie ces deux qualités qui lui manquent tant et qui sont si essentielles pour tout individu. Que vouloir tout, et tout de suite, n'est pas la bonne méthode. Que chaque bonne chose détient le prix fort à payer. Bien des années après, il comprendra que ce gâteau avec sa maxime fut comme un petit murmure de Dieu glissé au creux de son oreille. Tout simplement : un autre panneau indicateur.

Les 3 questions clés de la vie

Quelque temps après, il se pose beaucoup de questions : Pourquoi la vie ? Quel est notre véritable but sur cette Terre ? La mort est-elle la fin de tout ? Il est surpris de se poser cette dernière question. Quelque temps auparavant, il aurait répondu :

— Mais bien sûr qu'après la mort tout est fini, notre corps devient poussière et sera réutilisé pour créer d'autres êtres ou formes de vies.

Alors, il se dit :

— J'aime ma femme, ma fille, mes parents, mes amis... Lorsque nous mourrons, tous ces liens qui, dit-on, sont plus forts que la mort disparaîtraient comme s'ils n'avaient jamais existé ?

C'était la première fois qu'une telle éventualité lui paraissait inconcevable et le révoltait. Notre but sur terre serait-il simplement de se perpétuer pour assurer la survie de notre espèce ? Il se souvint alors de sa tante d'Espagne et des bons moments passés auprès d'elle. Il l'entend surtout lui parler du Bon Dieu. Une question surgit dans son esprit :

— Mais d'où venons-nous ? Mon père m'a donné la vie. Mais cette vie, il la détient de son père qui lui-même l'a reçue de son père. Et ainsi de suite jusqu'à la nuit des temps. Mais qui est le premier à avoir eu la vie en lui-même et l'a transmise comme un flambeau de génération en génération ? Comment le temps, le hasard, la matière sans intelligence purent-ils créer toute cette diversité, ces êtres vivants doués d'intelligence ? Oui, comment l'ignorance peut-elle créer l'intelligence ? Comment le chaos peut-il créer l'ordre parfait ?

Quel est notre but sur cette terre ? Si on doit mourir, s'il n'y a rien après, alors à quoi bon aimer, lutter, faire de son mieux pour être en accord avec sa conscience ? Pourquoi toute cette morale ? Si demain nous devons mourir, alors mangeons, buvons, faisons ce qui nous plaît. Pourquoi malgré nous, aspirons-nous, à nous élever ? Pourquoi lorsque nous agissons mal, sommes-nous mal dans notre peau ? Ce n'est pas notre culture judéo-chrétienne avec tous ses interdits, car je n'y crois pas. C'est quelque chose qui fait partie de nous ?! C'est notre conscience ! Mais notre conscience ? C'est quoi ? Ce qui nous permet de distinguer le bien du mal ? À l'école, il y avait des cours de morale, mais on savait naturellement quand on faisait le bien ou le mal.

Alors, il connaît un grand désarroi et en même temps, un besoin impérieux de connaître les réponses à ces trois questions. Mais ces réponses existent-elles ? Il ressent qu'elles sont les plus importantes de la vie. Il abandonne l'étude par auto-hypnose, tant les résultats sont nuls. Par contre, il se sent attiré par tout ce genre de littérature. Même le terme supra-conscient assimilé à Dieu ne le hérisse plus.

L'homme Noir

Pour arrondir les fins de mois, deux à trois soirs par semaine, après son travail d'aide-chimiste à la Faculté de médecine et de pharmacie, il vend, au porte-à-porte, un livre de cuisine. Un soir, il frappe à la porte d'une famille africaine. Dès les premiers instants, il ressent une grande affinité avec le chef du foyer et il perçoit les mêmes sentiments de sympathie de son côté. Il fait la présentation du livre. L'épouse le trouve intéressant et demande la africaine de les quitter un instant afin de le montrer à sa voisine d'en face.

Resté seul, l'homme le regarda droit dans les yeux et lui dit :

— Croyez-vous en Dieu ?

Il est surpris par cette question à laquelle il ne s'y attend pas. Fièrement en bombant le torse, il répond :

— Non, pas du tout, je suis athée.

Soudain, un silence pesant s'installe entre eux. Il est sûr que cet homme avait mille choses à lui dire, et il reste là, muet, le visage fermé, avec un air désolé qui désole encore plus Nicolas. Le courant ne passe plus entre, eux. À cette idée, il se sent pris de panique. Il sait comme il n'a jamais su qu'il faut à tout prix rétablir le contact. Sinon, il risque de perdre quelque chose de vital.

Alors, il s'entend dire :

— Je ne crois pas en Dieu, mais je crois qu'il y a en chacun de nous un petit dieu qui sommeille.

Voilà, c'était dit. Il n'en revient pas ! Comment a-t-il pu prononcer une telle énormité ? Pourtant, c'est bien ce qu'il fallait dire, car le visage de l'homme s'ouvre à nouveau. Plus amical que jamais. Ouf ! Il respire de soulagement.

L'homme lui parle de Dieu, avec une foi et des accents qui font vibrer en lui des sentiments inconnus enfouis au plus profond de son être. Il lui fait connaître Bouddha, et il découvre ce grand personnage. Il se réfère beaucoup à Jésus ; et Jésus n'est plus pour lui « une histoire de curés ». Il passe un moment extraordinaire. Avant de partir, l'homme lui confie un livre sur la vie des maîtres d'Orient. Il le dévore et il prend beaucoup de notes. Quelque temps après, le livre en main, il frappe pour la seconde fois à la porte.

À sa surprise, il se trouve en face d'un autre homme qui lui apprend que la famille a déménagé. Devant la porte entrouverte et cette personne inconnue, il a au fond de son âme un sentiment étrange. Il revoit l'homme qui vécut là. Il pense qu'il fut comme un ange qui passe, donne un message et disparaît soudainement en laissant derrière lui une impression à la fois de rêve et de réalité. Mais le livre qu'il tient dans ses mains témoigne qu'il n'a pas rêvé.

Encore un autre panneau spirituel ! Oui, Dieu peut nous parler à travers d'autres personnes. À travers mille petits moyens. Mille expériences qui peuvent paraître anodines. À nous de les reconnaître et de les suivre.

Certains diront :

— Mais tu te fais des idées. Tu prends tes désirs pour des réalités. Tu te conditionnes !

Pourtant au fond de soi-même, on sait et on sait que Dieu sait. Et c'est cela qui compte vraiment. Même si on ne peut pas exprimer par des mots ce qu'on sait. C'est ça la foi : cette force, cette assurance, cette paix dont il se moquait tellement avant de l'acquérir, et qui aujourd'hui lui est chère, douce, vitale. Pour laquelle, il exprime quotidiennement sa reconnaissance à Dieu.

La quête de la Vérité

Nicolas continue sa quête de la Vérité en cherchant la réponse à ces trois questions clés de la vie. Il se refuse d'étudier le Christianisme qui pour lui se résume exclusivement au catholicisme et donc aux curés qui prirent le parti du franquisme contre la république. Il étudie les religions d'Orient : l'Hindouisme et le Bouddhisme. Il est particulièrement captivé par Bouddha, mais il étudie aussi une multitude de grands maîtres et Lamas. Il s'intéresse à la métaphysique de Pythagore, de Platon et à un tas d'autres livres. Il remarque que Jésus est souvent cité dans tous les livres étudiés, et qu'il est considéré comme le Maître des maîtres. Alors, il se promet d'étudier la Bible dès qu'il se sentira spirituellement prêt.

Dans ses études, il découvre la doctrine de la réincarnation. Il croit avoir atteint le but. En effet, cette doctrine peut tout expliquer logiquement. Il comprend à travers elle que l'homme est responsable individuellement, collectivement de son bonheur ou de son malheur. Car si Dieu est Amour, il est aussi Justice ; et comme il est équitable, il ne peut favoriser l'un ou l'autre. Il discerne que chacun à son niveau est responsable de l'état actuel du monde qui est, ni plus ni moins, le reflet de nos actes collectifs, vie après vie et génération après génération. La loi du Karma agit au niveau de l'individu, des nations et de la terre entière. C'était merveilleux, à partir de la réincarnation, il pouvait tout expliquer et comprendre :

— Pourquoi tel homme à trois ans jouait-il de grandes œuvres au piano ? Parce que dans sa vie précédente il avait développé ce talent et dans cette vie, il en recueillait le fruit.

— Pourquoi cet autre est-il homosexuel ? Parce que dans sa vie précédente il était une femme et qu'il en gardait aujourd'hui inconsciemment la nostalgie.

Ainsi, le malheur, la douleur, le bonheur peuvent s'expliquer, car tout ce qui nous arrive est une rétribution de nos vies passées. Naître dans tel pays, être riche, pauvre, heureux, malheureux, malade, en bonne santé, beau, laid...

Tout a une explication, car il y a toujours une relation de cause à effet. Telle est la loi du Karma. Cette loi de justice trouve son accomplissement et sa justification dans la réincarnation. Comme les maîtres d'Orient et Grecs

l'enseignèrent, nous récoltons dans cette vie, ce que nous avons semé dans nos vies précédentes. Ainsi, nous devons semer le meilleur de nous-mêmes par la méditation, la recherche de la connaissance, et la compassion. Alors, nous aurons à notre mort une meilleure renaissance, en espérant que ce soit la dernière, celle qui nous permettra d'être absorbés dans l'Un ou Dieu. Oui, Il croyait avoir reçu enfin la réponse aux trois questions clés de la vie : D'où venons-nous ? Quel est notre but sur la terre ? Où allons-nous après cette vie ?

Une Église avec un curieux non à rallonge...

Un jour, il se promène sur les quais de Bordeaux. Il remarque, Place de la Bourse, une grande tente. Curieux, il entre. Au centre, il voit le portrait du Christ. Deux jeunes hommes d'une vingtaine d'années, sympathiques, souriants, impeccables en costume et cravate l'accueillirent. Tout de suite, il est touché par le regard lumineux, à la fois doux, paisible et amical de l'un d'eux. Ils sont missionnaires d'une Église chrétienne portant ³un curieux nom à rallonge (un nom qu'il ne retient pas). Ils lui expliquent que leur Église est plus connue sous le nom d'Église mormone. Il n'en est pas plus avancé. Ils lui racontent la vie d'un prophète. Il écoute poliment. Tous les deux parlent avec un fort accent américain, charmant et agréable. Le missionnaire au regard de lumière s'exprime maladroitement. Il jette des regards désespérés vers son compagnon plus expérimenté qui lui souffle les mots avec beaucoup de discrétion et sollicitude. Quand ils ont terminé, Nicolas leur demande, ce qui avant tout, l'intéresse :

— Votre Église croit-elle en la réincarnation ?

— Non, pas du tout.

— Alors, cela ne m'intéresse pas.

De temps en temps comme l'agneau dans le désert chassé par le Grand-prêtre juif, le regard de lumière du missionnaire crépitait dans son esprit comme un flash.

Il apprendra bien plus tard que cet événement fut un nouveau panneau indicateur que Dieu mettait sur son chemin, avec des personnes, qu'Il plaça à un carrefour important de sa vie pour lui indiquer précisément la bonne route à suivre. Ce jour-là, il fut aveugle ou sourd ou les deux à la fois.

La Bible doit être lue comme un petit enfant.

Il continue à étudier une abondante littérature qui, d'après lui, le prépare spirituellement à étudier la Bible. Vint le jour où se considérant fin prêt pour découvrir les secrets cachés du Livre des livres, il va à la « Maison de la Bible », au cours d'Alsace et Lorraine, en plein centre de Bordeaux. Une

3 « Église de Jésus Christ des Saints des Derniers Jours ».

gentille petite dame âgée vient vers lui. Au cours de leur conversation, il lui fait part de sa laborieuse préparation. Elle le regarde longuement.

Avec beaucoup de douceur, elle lui dit :

— Vous vous trompez, mon bon monsieur, la Bible doit être lue comme un petit enfant.

Il pense avec suffisance :

— Ma petite dame, excuse-moi, tu es bien gentille, mais tu es à côté de la plaque. Tu n'as rien compris !

Il apprendra quelques années plus tard combien elle avait raison et lui tort. Il commence l'étude de la Bible par l'Ancien Testament. Il ne comprend rien. Déçu, il abandonne pour passer au Nouveau. Alors, il y découvre un Jésus, encore plus grand que toutes ses études antérieures lui avaient fait connaître. Il en fut touché au-delà des mots ; comme « absorbé » par Lui. Cependant, dans le Nouveau Testament, il ne trouve aucune trace de la Réincarnation ; il n'est question que de Résurrection ! Pour lui, c'est un choc, un véritable déchirement. Logiquement, il ne peut y avoir les deux à la fois. C'est l'une ou l'autre, car tous les hommes doivent être pesés avec la même balance. Par conséquent si l'une est vraie l'autre est fausse. Et inversement. Son cœur penche pour la réincarnation qu'il trouve plus juste, plus logique et à vrai dire, il ne comprend pas la résurrection. Mais en même temps, contradictoirement, il se sent de plus en plus « absorbé » par Jésus qui affirme avec autorité être la Vérité, la Vie, le Chemin et la Résurrection. Ce Maître donne des enseignements, tellement simples, directs et condensés à tel point qu'une seule phrase de Lui explique plus et mieux que de longues pages de commentaires doctrinaux des maîtres étudiés jusque-là. De Floirac, ils déménagent à Cenon. Ils se lient d'amitié avec les Vilatte, les voisins du troisième. Ces derniers leur présentent des amis rosicruciens. Nicolas décide de suivre leur enseignement. Très vite, il abandonne. Il ne sent pas cette philosophie qui pourtant recherche pour ses membres un état de perfection spirituel et moral. Ses origines lui paraissent bizarres et multiples par conséquent contradictoires.

Pour certaines :

— La Rose-Croix est un ordre remontant au début du 17^{ième} siècle en Allemagne dont le fondateur serait Christian Rosenkreutz.

— Les Rose-Croix seraient les successeurs des chevaliers du Graal et des Templiers.

— Pour le docteur Harvey Spencer Lewis, fondateur de « l'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix ou AMORC » en 1915, le personnage de Christian Rose-Croix, ou Christian Rosenkreutz, serait une allégorie. Pour lui, l'ordre aurait été créé, non par un initié portant ce nom symbolique, mais par

une société initiatique des mystères, il y a 3 500 ans, organisée par le pharaon Thoutmôsis III. Que croire et qui croire ? Il est d'accord avec Michel Malherbe, dans son livre « Les religions de l'humanité » :

« En fait, la mystique paraît bien éloignée des préoccupations de ces personnages (les dirigeants supérieurs de l'Ordre), à moins qu'il ne s'agisse d'une entreprise de déification de l'homme. Comment expliquer autrement l'autel que le disciple est prié d'installer chez lui et dont la pièce essentielle est un miroir entouré de baguettes d'encens ? Chacun se voit ainsi dans le miroir comme la divinité de son propre culte. Un cahier personnel où chacun relate les progrès de sa méditation complète, la panoplie narcissique du disciple. Chaque jeudi, une soirée d'étude tient lieu de grande messe. On y emploie des formules rituelles qui sont comme le négatif de celles de l'Église catholique. (Par exemple : « Qu'il en soit ainsi », au lieu « ainsi soit-il »). L'exaltation de la puissance de l'homme situe les rosicruciens à l'opposé des croyants qui voient au contraire leur réussite et leur épanouissement à travers la reconnaissance de la toute-puissance de Dieu. »

De plus, ayant découvert le principe du rasoir d'Occam stipulant que les explications les plus simples sont celles qui se rapprochent le plus de la vérité, il n'eut aucune peine et regret à rejeter les doctrines rosicruciennes. De nouveau, il ne sait plus à quel saint se vouer. Finalement, il décide de se débarrasser de tous les livres traitant de la religion, sauf de la Bible, qu'il lira entièrement une fois par an.

3

La Passion d'écrire

De la primaire au lycée, Nicolas a toujours apprécié ses instituteurs et professeurs, mais il en a aimé particulièrement deux : monsieur Expert en classe du certificat d'études et monsieur Périquéou, en quatrième.

Monsieur Expert – année 1959 – École primaire -Bordeaux

Monsieur Expert enseignait avec simplicité, clarté, efficacité toutes les matières et en particulier le français et l'histoire. Il était sévère et en même temps tendre. Il aimait ses élèves qui fait se sentaient bien dans sa classe. Lors de l'examen du certificat d'études, tous furent reçus. Nicolas apprit qu'il passa son CAPES, et enseigna dans les lycées et collèges.

A 35 ans, il roulait sur la route de Toulouse. De dos, il voit un homme.

Son cœur bondit. Il se dit :

— On dirait monsieur Expert...

Il veut à tout prix s'en assurer. L'occasion est trop belle. Voilà 20 ans qu'il ne l'a plus revu ! Il fait une trentaine de mètres pour se garer. Il sort de la voiture, avance sur le trottoir à la rencontre de cet homme vu de dos. Ils arrivent à proximité, près à se croiser.

— C'est bien lui ! Formidable ! se réjouit-il.

L'ancien élève se plante devant l'ancien maître :

— Bonjour, monsieur Expert.

— Bonjour, monsieur, répond-il étonné.

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Euh, à vrai dire non, veuillez m'en excuser.

— Garcia Nicolas... j'étais votre élève au certificat d'études...

— Désolé, il y a si longtemps, et j'en ai connu tellement...

— Moi, je ne vous ai jamais oublié, et je veux encore vous dire merci pour le maître que vous avez été pour moi...

Monsieur Périquéou – Année 1960 – Lycée - Bordeaux

Si monsieur Expert fut important dans la vie de Nicolas, monsieur Périquéou le fut davantage, car c'est lui qui déclencha sa passion de l'Écriture, et le rêve, un jour, de devenir écrivain. C'était un très bon professeur de français. En classe de quatrième, il présenta un cours magistral sur Molière qui l'enthousiasma au point qu'il décida d'écrire une pièce. Il la commença en milieu d'année, et il la termina à la fin des 3 mois de vacances. De retour au lycée, il demanda à le voir et lui présente sa pièce. Il prit le cahier.

Il parcourut les pages en lisant en diagonales. Il avait l'air heureux. De voir son professeur si heureux, Nicolas l'était encore davantage que lui. Les yeux de monsieur Péréquéou brillaient. En souriant, il lui dit :

— Garcia, ça me paraît bien, je vais lire attentivement ta pièce, et je te dirai...

Nous les garçons et les filles – année 1960

Nicolas a 15 ans, avec ses amis d'enfance, Pierrot et Robert commencent à s'intéresser aux filles. Cela l'inspire pour écrire un roman « Nous les garçons et les filles » ; titre en relation avec la fameuse chanson de Françoise Hardy.

On voit combien les enseignants qui ont la vocation sont importants dans la vie de leurs élèves. Ils ont le pouvoir salutaire de changer positivement leur vie, et même inciter des vocations. Comme pour la boxe, il comprend qu'être auteur ne remplira pas le frigo ; que dans le métier d'écrivain, il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus.

Février 1995 - Avant l'édition de son premier livre

Voici ce que Nicolas nota dans son journal personnel :

« Écrire pour moi c'est quoi ?

Écrire pour moi, c'est mettre en phrases des histoires évangéliques que le lecteur voit et ressent « *filmiquement* » dans son esprit et son cœur, provoquant en lui l'empathie avec les personnages principaux qui le poussent à changer sa vie par le pouvoir du Saint-Esprit.

Après avoir gardé Pablo pendant le week-end, lorsque ses parents venaient le chercher, il partait se cacher. Elena et moi nous essayions de le raisonner. Il nous répondait fermement :

— Moi, je veux rester chez Papi et Mamie et puis c'est tout !

J'ai 51 ans, depuis février 1995, je veux écrire, écrire, écrire, et puis c'est tout ! Et je veux avant tout écrire par le pouvoir du Saint-Esprit. Écrire ces choses comme je les ressens au plus profond de mon cœur, car ce que j'écris en ce moment c'est entre moi et Dieu qui connaît toutes mes pensées.

Comment écrire ?

Je veux écrire simplement, clairement avec concision et efficacité. Je veux amener le lecteur au cinéma assister à un merveilleux film qui va le transporter, l'élever, lui faire poser beaucoup de questions, lui donner des réponses à sa quête universelle : d'où venons-nous ? Quel est notre but sur cette terre ? Où allons-nous après la mort ? Qui est Dieu ? Qui est Jésus ? »

1996 – Édition de son premier livre

Il oubliera ses rêves d'auteur jusqu'à l'année 1995, au cours de laquelle un grand désir d'écrire le submerge. Il se lance dans le livre « Et Dieu se fit homme ». Il le termine l'année suivante, et il envoie son manuscrit à plusieurs

grandes maisons d'édition. Chaque fois, il reçoit le même genre de lettre de refus :

« Nous vous remercions vivement de nous avoir confié votre projet. Nous l'avons étudié avec la plus grande attention. Malheureusement, malgré ses qualités, il ne nous a pas paru convenir à notre ligne éditoriale. »

Il réalise qu'il a tapé trop haut. Il se rabat sur les petits éditeurs. Un mois après, il reçoit une lettre des Éditions Le Manuscrit lui annonçant que son comité de lecture a retenu son livre. Il est fou de joie. Il voit dans le firmament une petite étoile qui se met à briller doucement sur son destin d'auteur. Son bonheur fut plus grand lorsqu'il reçut le livre, qu'il le tint dans ses mains, qu'il tourna en caressant les pages, les yeux embués de larmes, le cœur reconnaissant envers Dieu.

1997 à 1999 – Série de 3 livres

En 1997, « Ce que j'ai retenu de l'Hindouisme ».

En 1998, « Ce que j'ai retenu du Bouddhisme ».

En 1999, « La semaine sainte »

2000 – La biographie de ses parents

Lors de l'année 1993, sa mère resta veuve à l'âge de 71 ans, lorsque son mari décéda à la suite d'une crise cardiaque, et après 50 années de mariage. Elle fut très affectée et complètement perdue. Violette, sa sœur, et son mari l'invitèrent à vivre dans leur grande maison au bas Cenon. Nicolas chaque semaine venait la voir. Il la voyait fatiguée physiquement et moralement.

Souvent, elle se plaignait :

— J'en ai marre! Tout le monde cherche à me faire plaisir. Je n'ai pas à me plaindre. Et ça ne va pas. Je ne sers qu'à embêter. Je préférerais partir le rejoindre.

Il se souvint qu'elle lui avait confié qu'elle aurait voulu écrire l'histoire de leur vie. Elle avait même commencé à sa manière sur un cahier, et elle abandonna. Souvent, elle le regrettait, mais pour elle, maintenant, c'était trop tard.

La semaine suivante, il lui dit :

— Maman, tu voulais écrire l'histoire de votre vie et bien si tu veux, ton livre, nous allons l'écrire.

— Bien sûr que je veux ; mais comment pourrais-je l'écrire ?

— Ne t'en fais pas, tu n'auras qu'à parler, je m'occupe du reste et tu auras ton bouquin.

Sa mère se voyait incapable d'écrire, mais pour parler, elle n'avait aucun problème. Toujours est-il que le moral revint instantanément. Elle avait un but tombé dans les oubliettes qu'elle allait atteindre avec l'aide de son fils. À l'idée de revivre sa vie passée avec ses joies et ses peines ; de retrouver son

mari avec tous ceux qu'elle a aimés et qui ne sont plus ; de ressentir tous ces sentiments, ces sensations, ces émotions ; tout cela lui donnèrent une énergie nouvelle. Elle avait envie de commencer au plus tôt pour pouvoir tenir dans ses mains le livre de leur vie.

Au cours de l'année 2000, chaque semaine, Nicolas et sa mère s'installent à la table de la salle à manger. Il sort un dictaphone et son carnet. Il teste l'appareil. Il lui pose des questions. Elle n'a qu'à répondre et dérouler son récit chronologiquement depuis ses plus anciens souvenirs. Chaque séance dure environ deux heures. Lors de la première, Joseph, le mari de Violette, craignait que ça la fatigue de parler longtemps. Finalement, c'est Nicolas qui n'en pouvait plus.

Au bout de la séance, il rendait les armes :

— On arrête maman, ça fait deux heures. C'est bon pour moi !

Par contre, sa mère, une fois lancée, elle voulait continuer !

— Attends, avant que j'oublie, il faut que tu l'enregistres...

Et Nicolas remettait en marche le dictaphone. Il fallut environ une quinzaine de séances pour arriver à la fin de leur histoire, et le livre fut édité au cours de l'année 2001 avec le titre « C'est notre vie... ». Quand Nicolas réalisa qu'un biographe peut apporter ce genre de joie éprouvée par sa mère, il décida de se lancer dans ce métier passionnant et vivre une nouvelle aventure : une nouvelle passion. Il devint biographe pour particulier ou nègre ou écrivain fantôme, et il en écrivit plusieurs au cours des années suivantes.

Par la suite, il créa un site en tant qu'auteur et biographe pour particulier. Il éditera ses livres en autoédition, et il utilisera également, pour les vendre, les différents sites marchands d'internet.

La passion de la boxe

Témoignage de monsieur Lacasa

« Garcia vint un jour à la salle pour s'inscrire. Boxeur styliste, il évitait les coups. Il se déplaçait et plaçait ses coups en fonction des attaques lancées par son adversaire qu'il contraignait en gauche suivi de sa droite ou uppercut du droit. Il boxait intelligemment, faisant en sorte de rester au centre du ring pour ne pas se faire prendre dans les coins ou dans les cordes. Deux endroits où il ne se sentait pas à l'aise. Il boxait à distance et systématiquement en contre en utilisant la faute de l'adversaire. Calculateur, économe dans ses mouvements, il étudiait son adversaire lors du premier round et grâce à son coup d'œil, il le contraignait. Il n'aimait pas les coups et généralement il n'en prenait pas beaucoup. Il faisait de beaux combats lorsque le gars lui rentrait dedans. Quand il rencontrait des adversaires de son style, c'était plus difficile. Alors, il devait jouer au plus fin. Garçon discret, poli, comme il faut. Rien à dire.

Il lui arrivait de toucher son adversaire et au lieu d'en profiter, il faisait un pas en arrière pour le laisser récupérer.

Dans mon coin, je me démenais et lui criais :

— Vas-y ! Reviens ! Ne le lâche pas ! Droite, uppercut !

Il n'était pas méchant. Un peu comme moi, de mon temps. Il fut très affecté par une rencontre avec un gars de Saint-Jean-de-Luz. Garcia le rencontra une première fois et le battit. Au bout d'un certain temps, une seconde rencontre fut conclue. Quinze jours avant, Nicolas fit un magnifique K.-O. Par conséquent, j'étais tranquille de l'issue de la revanche. Le premier round démarra. Je fus surpris de constater que mon gars boxait très décontracté comme à la salle alors qu'il était toujours concentré. Idem au second round. Soudain, son adversaire lui envoya une terrible droite. Garcia accusa le coup et plia les genoux. L'autre se rua sur lui. Je ne comprenais rien. Je jetais l'éponge. De retour au vestiaire, après m'être occupé de mon gars, je lui dis :

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Je ne t'ai jamais vu boxer comme ça ?

Il m'expliqua que le mec, quelques instants avant le combat, vint le voir pour lui dire qu'il avait la crève. Il lui demanda d'aller doucement, de ne pas forcer. L'imbécile accepta sa proposition pensant qu'il gagnerait tranquillement aux points. J'étais en colère contre mon boxeur, mais surtout envers l'autre :

— Pourquoi, tu ne me l'as pas dit ? Je te l'aurais interdit. Je le connais, c'est un petit voyou !... Tu n'as pas compris que tu l'as battu et qu'il a appris

que tu as gagné ton dernier combat par K.-O. Il a eu la trouille et il t'a endormi !

Au cours de la soirée, j'eus l'occasion de le coincer et lui dire ce que je pensais de lui. Il fut champion de Guyenne des espoirs, ¼ finaliste aux Championnats de France militaire. Il fit une trentaine de combats avec peu de défaites et quelques matchs nuls. Dès qu'il connut sa future épouse, il devint moins motivé et assidu à la salle. C'est ce qui arrive couramment. »

Témoignage de Nicolas

Monsieur Lacasa consacra sa vie à la boxe. Il forma des boxeurs dont 9 furent champions de France. Des internationaux allèrent aux Jeux olympiques. L'un d'eux atteignit la finale du Championnat du monde amateur et un autre fut vice-champion d'Europe ! Par deux fois, il remporta la Coupe Paul Rousseau qui récompense le meilleur club de France et le Prix Fernand Cluny pour le meilleur entraîneur. C'est une véritable encyclopédie et un monument vivant de la boxe.

Il enseignait le Noble Art comme une merveilleuse école de la vie avec les beaux principes qui doivent en découler : discipline, travail, courage, persévérance, endurance, politesse, respect, droiture, camaraderie, humilité...

Il faisait de « sa salle » un lieu de partage, d'unité, d'égalité et d'amitié ; où toute notion de race, de religion, de statut social ou quoi que ce soit était banni.

Anciens ou nouveaux, dans la mesure où nous acceptions « ses règles », nous étions égaux. Rien d'autre que « ses boxeurs ». Un peu (même beaucoup) comme ses enfants. En tout cas, nombreux le considéraient comme un deuxième père, tellement nous le sentions proche de nous que ce soit à la « salle » ou en dehors. En toutes circonstances, on allait le voir, car nous savions qu'on pouvait compter sur lui. Au cours de plus de cinquante ans de service (on peut dire de sacerdoce), il changea la vie de centaines de ses boxeurs en faisant d'eux non seulement des « combattants du ring » ; mais bien plus encore : « des combattants dans la vie ».

Tous aujourd'hui, avec reconnaissance et émotion, lui témoignent de la merveilleuse influence qu'il exerça sur eux et qui changea leur vie positivement.

Ses débuts – Année 1960

Adolescent, Nicolas ne cherche pas la bagarre, mais jamais il ne se défile quand on le provoque. Vers 15 ans, il veut être capable de se défendre efficacement. Également, se porter au secours de quiconque. De plus, il n'aime pas les coups. Alors il se dit : « Eh bien, tu vas faire de la boxe ! »

Quand il annonce la nouvelle à ses parents, ils n'en croient pas leurs oreilles. Ils le laissent faire pensant qu'il s'agit d'une lubie passagère. Il ne se

souvent pas comment il atterrit au Club des Girondins de Bordeaux. Il fait la connaissance de monsieur Lacasa et il s'inscrit. Habitant à la rue des Bouviers, au milieu des quartiers de Saint-Michel, les Capucins et Sainte-Croix, à environ 5 kilomètres de la salle, il pense que ses parents lui donneront l'argent pour prendre le bus. Comme ils veulent le déguster, ils refusent. Pendant quelques mois, il fait trois fois par semaine, le trajet aller-retour à pied.

Un soir, Serge Perez le klaxonne :

— Où tu vas ?

— Chez moi !

— À pied !

— Ouais !

— Monte.

Il le dépose au cours Victor Hugo à 500 mètres de son domicile. Par la suite, Nicolas l'attendait au même endroit et Perez l'y déposait en fin de soirée. Nicolas aime beaucoup Serge. Il est la gentillesse même. Un beau boxeur doté du punch. Ses uppercuts des deux mains à la face et au corps sont terriblement efficaces et d'une grande pureté. Particulièrement, le gauche quand il touche le foie. Il gagna de nombreux combats par K.-O.

À cause de sa timidité, il ne se liait pas facilement. Serge devient son premier camarade dans le Club. Il prend le nouveau venu sous sa coupe. Il lui donne des conseils quand il met les gants avec lui ou avec d'autres gars de la salle. Quand il fait du sac, il le corrige. Petit à petit, Nicolas apprend à les connaître tous : Andron le plume, Abbas le coq, Ben Ali le mi-lourd, Kaloufi le mouche...

Il commence à se sentir à l'aise au milieu d'eux. Bien sûr, il y a monsieur Lacasa. Plus ça va, plus il l'apprécie et l'aime. Il est comme un second père.

Dans sa salle règne sa présence ou son âme qui transpire partout et donne l'impression que tout est réglé comme sur du papier à musique. Dans sa salle, on ne discute pas, on travaille. Il y a sur le ring deux combattants qui mettent les gants. On n'entend que sa voix. Tour à tour, elle félicite, elle engueule, elle encourage, tandis qu'il se déplace parmi ses gars. On distingue les coups sourds sur les sacs, le claquement de la corde à sauter sur le sol, le mitraillement de la poire projetée sur son support, les soufflements saccadés de ceux qui font le ⁴shadow chaque fois qu'ils envoient leurs coups. Le temps s'écoule au rythme du « Team » qui dure 3 minutes et du « Stop » pour la minute de repos.

4 Le shadow-boxing est une méthode d'entraînement des arts martiaux et sports de combat, qui consiste à « boxer dans le vide » en imaginant un adversaire. Cet exercice permet de travailler individuellement.